LA BAILLONNÉE

Par Pierre DECOURCELLE

QUATRIÈME PARTIE

LA BELLE HÉRITIÈRE

— Tout mouvement augmenterait l'hémorragie, déclara-t-il.

Quand le blessé sentit la main du docteur s'appesantir sur son épaule, il poussa un cri, un cri terrible.

— Laissez-moi ! Je ne veux pas qu'on m'arrête ! dit-il d'une voix rauque qui trahait déjà du râle. J'aime mieux tout dire, oui, tout... tout !

— Vous avez raison, fit lentement M. de Marty. Parlez, monsieur, cela soulagera votre conscience.

— Est-ce vrai ? ... haleta le mourant. Alors... écoutez... Écoutez tous... Si Dieu existe... je ne veux pas paraître devant lui avec ce poids effrayant... ce poids sous lequel je me courbe... depuis si longtemps...

— Prêtez attention à ce qui va se dire, messieurs, fit solennellement M. de Marty. Il faut que vous puissiez l'attester devant la justice. Ce doit être le vœu suprême de M. de Taverny.

— Oui, reprit celui-ci...

Et, se tournant avec effort vers son médecin :

— La force !... Aurai-je la force, docteur ?

— Je veux... Oui, je veux... qu'elle aussi... me pardonne, balbutia-t-il.

— De qui parles-vous ? interrogea M. de Marty.

— De celle à qui j'ai fait tant de mal... De madame... madame de Revel... Qu'elle me pardonne... et qu'elle prie pour moi !

Il parlait un cri terrible et essaya de se soulever...

Ses mains se tendirent dans le vide...

On aurait dit qu'elles voulaient se raccrocher à quelque chose d'invisible.

Puis, tout le corps eut un long tressaillement et, après un balancement de quelques secondes, il s'affaissa tout d'un coup, inerte.

Les deux médecins se penchèrent sur le lit.

Le docteur Fréchepont se releva le premier et dit lentement :

— Il est mort !

⁂

Une demi-heure plus tard, le landau qui ramenait Raymond Mégret, ses deux témoins et le docteur Lannois roulait vers Paris, sur la route qu'il avait parcourue quelques instants plus tôt en sens inverse.

Dans la voiture, les quatre hommes étaient muets et immobiles.

Le terrible spectacle auquel ils venaient d'assister pesait encore sur eux son impression poignante.

Chacun d'eux réfléchissait à la scène tragique dont il avait été témoin.

M. de Marty rompit le premier le silence.

— C'est madame de Revel qu'il importe de voir avant tout, Raymond. Elle doit être dans une cruelle anxiété.

— Pourtant, elle ignore que je devais me battre...

— Détrompez-vous. Elle sait tout, au contraire. Votre promesse d'empêcher à tout prix le mariage qui se préparait ne lui a laissé aucun doute sur vos intentions. Heureusement, j'ai pu la rassurer.

— Vous l'avez donc vue ?

En quelques mots, le magistrat mit Raymond au courant de la visite de Pauline.

— Mais, ajouta-t-il, le calme que j'ai réussi à lui rendre n'a pu être de longue durée... Il faut donc courir à elle au plus vite. Elle sera si heureuse de vous voir sain et sauf !

— Et d'apprendre tout ce que nous vous devons !... Ah ! monsieur, sans vous, qu'aurions-nous fait ? C'est à votre dévouement continu, à l'acharnement de votre sollicitude que je vain devoir cet inespéré bonheur, le plus grand que je pouvais espérer sur la terre : la réhabilitation de mon père bien-aimé !

— Je n'ai fait que mon devoir, dit simplement M. de Marty. Nous autres magistrats, nous sommes faillibles comme les autres hommes. La condamnation de votre infortuné père l'a prouvé. C'est la plus belle de nos prérogatives que de pouvoir réparer l'erreur qui a frappé un innocent. Ah ! que ne puis-je faire rendre la même justice à celle qui vous a servi de mère !

— Hélas ! l'erreur sous laquelle la martyre a dû ployer le front est malheureusement irréparable.... reprit tristement Raymond. Même en exhumant le cadavre qui dort dans le petit cimetière de Saint-Ouen, est-il une puissance humaine capable de jamais prouver que le nom qui devrait être gravé sur sa tombe est celui d'Henri Mégret et non d'André Chéras ?

A ces mots prononcés par son jeune ami, M. de Marty sursauta, qui écoutait attentivement la conversation des deux hommes, eut un violent haut-le-corps.

— Quel nom venez-vous de prononcer, Raymond ? demanda-t-il ardemment.

— Celui d'un malheureux, d'un compagnon d'exil de mon pauvre père. Ils vivaient ensemble tristement, péniblement à l'étranger... Et qu'une séparés l'un de l'autre, ils sont morts, pour ainsi dire, également ensemble.

— Voulez-vous dire que M. Henri Mégret était avec André Chéras en Belgique ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Parce que André Chéras était un de mes meilleurs et de mes plus chers amis. C'est en Bolivie que nous nous étions liés, alors qu'il luttait avec une énergie admirable pour essayer d'arracher à un sort ingrat une fortune qu'il ne voulait pas se laisser ravir.

— A un bout de cinq années, ce Chéras qui dut céder, il repartit désespéré pour la France. Moi, je restai quelque temps encore dans ce pays de misère et gagnai un peu plus tard le Pérou, le Pragua et le Chili où je commençai ma fortune en construisant les premiers chemins de fer que ces contrées aient connus. Je voyageais, je parcourais des déserts au moment où mon camarade battait si cruellement la misère à l'étranger. Sans cela, je fusse certainement venu à son aide.

— Quand je saurai pourquoi, je me saisis informé de lui, j'ai fait le voyage de Pondichéry, puis de Bruxelles pour avoir de ses nouvelles... Toutes mes tentatives pour le retrouver ont été infructueuses.

— Naturellement, puisqu'il était mort.

— Où cela ?... Quand cela ?...

— Ah ! mon ami, c'est une bien étrange et bien triste histoire, allez !

— Dites-la moi... Dites-la moi vite !...

— Je ne peux vous apprendre que ce j'en sais moi-même. J'étais un tout petit en fait à cette époque. Ma tante elle-même ne l'a sue que de la bouche de mon père, alors que le malheureux agonisait déjà sur son lit de mort.

En quelques mots, Raymond Mégret mit M. de Hautmont au courant :

— En effet, dit le financier, ce nom de Mégret m'avait frappé dans la dernière lettre que j'ai reçue de mon pauvre André. Récemment, je l'ai relue et je l'ai mis de côté pour vous demander si le compagnon de misère dont parlait mon ami avait quelque lien avec votre famille.

— C'était mon père.

— Mais vous parlier de la mort de Chéras, vous me disiez savoir où et comment elle a eu lieu ?

— Dans un terrible accident de chemin de fer, à côté de Pepinster. L'express d'Allemagne a tamponné, dans le brouillard, un autre train.

— Savez-vous la date approximative de cette catastrophe ?

(A suivre.)

CAISSE D'ÉPARGNE DE TOURCOING

Lorsqu'il s'est écoulé un délai de trente ans à partir tant du dernier versement ou remboursement que de tout achat rente et de toute autre opération effectuée à la demande des déposants, les sommes que détiennent les Caisses d'Epargne à leurs comptes sont prescrites à leur égard et réparties entre les Caisses d'Epargne pour deux cinquièmes et les Sociétés de secours mutuels possédant des caisses de retraites pour les trois autres cinquièmes. — A l'égard des versements faits sous la condition stipulée par le donateur que le titulaire n'en pourra disposer qu'après une époque déterminée, le délai de trente ans ne court qu'à dater de cette époque. A l'égard des sommes déposées pour le compte des remplaçants dans les armées de terre et de mer, le délai de trente ans ne court qu'à partir de l'expiration de leur engagement. — Dans tous les cas, les noms des déposants seront publiés au *Journal Officiel* et dans la feuille d'annonces judiciaires de l'arrondissement où est située la Caisse d'Epargne dépositaire.

En exécution des dispositions légales ci-dessus rappelées et résultant des articles 4 de la loi du 7 mai 1853 et 20 de celle du 20 juillet 1895, les déposants dont les noms suivent sont informés que les dépôts ci-dessous indiqués, pour lesquels la dernière opération a eu lieu dans le courant de l'année 1873, et qui sont abandonnés depuis cette époque, *s'ils ne sont pas retirés du 1er juillet au 31 décembre prochain inclus*, seront le 1er janvier 1904, atteints par la prescription. Les ayants-droit sont, en conséquence, invités à faire, pendant le délai de six mois qui leur est imparti, toutes les diligences nécessaires auprès de la Caisse d'Epargne de Tourcoing, en vue de prévenir l'application définitive de la prescription et de conserver leur la propriété de leurs fonds.

Les déposants pour lesquels ont été retirés, informés que les inscriptions de rentes qui ont été achetées pour leur compte et qui figurent dans la présente publication, seront, à la même époque, consignées à la Caisse des Dépôts et Consignations.

Numéros du Registre	NOMS, PRÉNOMS ET QUALITÉS CIVILES	DATE DE LA PREMIÈRE OPÉRATION	AGE A CETTE ÉPOQUE	NAISSANCES DATES	NAISSANCES LIEUX	DOMICILES	PROFESSIONS	DATE de la DERNIÈRE OPÉRATION	NATURE de la DERNIÈRE OPÉRATION	Montant actuel du compte
479	Saintvenant, Napoléon	20 octobre 1844	»	sans aucun autre renseignement				21 sept. 1873	Versement	164.05
5138	Meringue, Sophie, célibataire	8 février 1863	30 ans	24 mai 1833	Tourcoing	Tourcoing	Servante chez M. Vienne-Herbaux	14 déc. 1873	Remboursement	61.88
5145	Hua, Pierre, célibataire	1er mars 1863	41 »	28 avril 1822	Roncq	Roncq	Cultivateur	8 juin 1873	id.	44.14
5275	Bonte, Henri, célibataire	29 avril 1863	35 »	1er novem. 1827	Bondues	Bondues	Ouvrier fabrique de Sucre	5 janv. 1873	id.	0.41
6472	Duthoit, Adéline, célibataire	17 septembre 1865	27 »	29 mars 1838	Tourcoing	Tourcoing, Pont des Plats	Rattacheuse	7 sept. 1873	id.	23.65
6955	Cazaal, Jean-Baptiste (mineur), de Louis et de Gallois V.	15 avril 1866	18 »	1848	Roncq	Roncq.	Le père Cultivateur	28 sept. 1873	id.	75. »
7109	Bonnet, Marie, célibataire	18 novembre 1866	22 »	Avril 1844	Halluin	Tourcoing, Violon d'Or	Domestique	12 mai 1873	id.	16.23
7122	Gandefroy, Léonine, célibataire	6 décembre 1866	28 »	28 janvier 1838	Amiens	Tourcoing, rue de la Cloche	Ménagère	25 avril 1873	id.	13.38
5083	Vanbegin, Marie-Catherine, célibataire	13 septembre 1868	51 »	17 janvier 1817	Erps (B)	Tourcoing	Servante chez M. Desmarest	14 sept. 1873	id.	10.06
8027	Grousset, Pierre, époux de Gheraldine, Angélique	20 septembre 1868	64 »	21 mars 1804	Linselles	Roncq	Ouvrier de ferme chez M. Lelong	4 sept. 1873	id.	24.19
8686	Cornard, Pauline (mineur), de Adolphe et de Segard, Amélie	7 février 1869	20 »	19 octob. 1849	Linselles	Linselles	Repasseuse	2 févr. 1873	id.	9.95
9611	Derniet, Eloi, célibataire	27 février 1870	36 »	septemb. 1833	Roubaix	Roubaix, rue du Moulin-Brûlé	Ouvrier mécanicien	27 févr. 1873	id.	10.44
9707	Cornille, Eugène, époux de Beaucarne, Sophie	10 avril 1870	22 »	31 déc. 1847	Tourcoing	Tourcoing	Tisserand	26 octob. 1873	id.	20.27
10000	Hoorebout, Richard, époux de Vanlerberghe, Louise	17 décembre 1871	29 »	mai 1842	Roulers (B)	Roubaix, rue de la Gaîté	Sabotier	16 mars 1873	id.	3.20
10537	Fierlofyn, Pierre, époux de Masure, Josephine	20 avril 1873	39 »	septemb. 1834	Rumbeques (B) près Roulers	Reckem (B)	Maréchal	22 juin 1873	id.	2.81
	RÉCAPITULATION	Comptes au-dessous de 5 francs						TOTAL : 15 comptes pour Fr...		480.32
		Comptes au-dessus de 5 francs								
		Total								

Comptes au-dessous de 5 francs	3 comptes pour Fr.	6 45
Comptes au-dessus de 5 francs	12 comptes pour Fr.	473 87
Total	15 comptes pour Fr.	480 32

A Tourcoing, le 15 mai 1903.

Le Caissier : L. ROBITAILLE.

Certifié conforme aux écritures de la caisse.

Le Président du Conseil d'Administration, Jules DUCOULOMBIER.

ARCHIVES Communauté de TOURCOING

Offres et Demandes d'Emplois

Prix uniforme : 0,60 l'insertion.

Employé-Comptable connaissant les affaires et ayant de sérieuses références de premier ordre, demande place stable. — Ecrire A. V., 240, rue Gambetta, Lille. 26, 30, 15564

On demande une **Bonne** munie d'excellentes références. Se présenter, Caves des Gourmets, 74, rue Nationale, Lille. 15676

Bon Conducteur d'autos libre sous peu, demande place stable. — Bonnes références. Réponse bureau du *Progrès*, aux lettres J. L. 15782

On demande un Garçon de 15 à 16 ans, présenté par ses parents. Grande Spécerie du Moulin de Canteleu. Gde route de Dunkerque, à Canteleu-Lambersart. 16 minutes de Lille.

On demande une **Demoiselle de Magasin** sans connaissances spéciales. Références de 1er ordre exigées. S'adresser bureau du *Progrès*. 22-30-o. 15698

On demande une jeune Fille bien au courant du service, pour ménage de 2 personnes. Sérieuses références exigées. Réponse au *Progrès*, lettres K. A. R. 15712

COUTURIÈRE Sérieuses références, demande journées. S'adresser, 10, rue Henri-Kolb, au deuxième. Lille. 15667

JOURNÉES Une femme sachant bien nettoyer, demande des journées en des ménages. — S'adresser boulevard Montebello, 168, au 3e. n. o.

TRAVAIL p. Dames, bourses crochet, 70 à 100 fr. p. m. b. payé. Ecr. *Préceptis*, A Grenoble (Haute-Garonne). 15704

JEUNE FILLE bonne famille, 18 ans, sachant coudre, travailler dans la lingerie, bien lire et bien écrire, désire entrer en service. S'adresser rue de la Barre, 73, Lille. n. o.

Papetier Jeune homme, 23 ans, demande place de papetier ou analogue, pour Lille ou environs. Possède de bons certificats. S'adresser petite rue de l'Alma, n° 6, Lille. n. o.

CHAUSSURES On demande une **demoiselle de magasin** très au courant. Bons appointements. Bonnes références exigées. Réponse écrite au bureau de *Progrès* aux lettres D. M. A. 15.

CLERC D'HUISSIER sérieux, marié, famille honorable, pouvant gérer étude de chef lieu de canton, demande emploi. Hautes références. Réponse bureau du *Progrès*, initiales E. G. 14639

Une Jeune Femme demande **ménage ou journées**. S'adresser rue des Pyramides, n° 48, au 3e. Lille. n. o.

JEUNE HOMME 36 ans, marié, ayant servi dans la cavalerie, désirerait emploi de surveillant, contremaître, magasinier ou analogue, voyagerait au besoin. — Réponse aux initiales R. G., poste restante Cassel (Nord).

RETRAITÉ, 40 ans, marié, sans enfant, demande emploi de garde propriété, concierge ou surveillant. Prendre l'adresse au bureau du *Progrès*. 26 à 1t. 15669

JEUNE HOMME au courant de la pharmacie, demande place dans le commerce. S'adresser, 17, rue Durnerin, Lille. 15681

TRAVAIL facile partout à faire à toutes mains, bien payé de suite. Ecr. à **M. Charles**, 4 St-Maur-des-Fossés (Seine). 15640

Maison fondée en 1883 **BON GÉNIE** 800.000 abonnés

LILLE, 4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VEND de TOUT à CRÉDIT

payable en UN AN

CONDITIONS SPÉCIALES AUX FONCTIONNAIRES

Rayons spéciaux pour 1re Communion

Expéditions franco. Catalogue et échantillons sur demande

REPRÉSENTANTS :

CROIX : Brocart, 101, rue Kléber. **ROUBAIX : Caulier**, 168, rue du Collège. **TOURCOING : Loridan**, 24, rue de Gand.

Immeubles à louer

A LOUER *à partir du 1er juillet* **BELLE USINE A TOURCOING** avec force motrice, lavage de laines et un passage pour salles exposantes, avec Bureaux de Maîtres. On demande **Bonne Affaire** S'adresser à M. Emile HANON, Agent Immobilier, 22, rue de Roubaix, à Tourcoing. 28.30.3.4.15

AVIS DIVERS

CIRAGE NUBIAN SE EMPLOIE SANS BROSSER

Éviter la chaleur en été

Ménagères prévoyantes et soucieuses de votre santé, employez le **Réchaud à Gaz** qui, à tout moment, vous rendra d'énormes services, soit pour la cuisson des aliments, soit pour les différents autres besoins domestiques. Vous réaliserez ainsi une réelle économie de temps et d'argent, tout en obtenant le maximum de propreté et de commodité.

S'adresser, pour renseignements et choix d'appareils :

Rue du Curé, 16, à ROUBAIX

AU CORSET ÉLÉGANT Maison Vandorpe-Lava 61-63, Rue des Fabricants **ROUBAIX**

Grande Exposition de Corsets et Jupons des dernières créations.

La Maison se recommande par la beauté, l'élégance, la solidité et le bon marché de ses articles.

Maison la mieux assortie de la région et vendant le meilleur marché.

Superbe Prime à toute Acheteuse d'un Corset ou d'un Jupon

10 °/o DE REVENU GARANTI par an, sans spéculation ni jeu. — Demander notice, **Union des Rentiers**, 23, Bd des Italiens, Paris. 29j.18j.

PHOTOGRAPHIE ELKAN 74, Rue Pellart, ROUBAIX

PREMIÈRES COMMUNIONS

Portraits très soignés depuis 5 fr. la douzaine

Portraits Artistiques à 10 fr. avec une MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

Rien de plus pur, de plus accompli que les contours de ses bras et de ses épaules, auxquelles deux mignonnes fossettes et un petit signe noir, coquet, donnaient une grâce de plus.

Un soupir profond attira l'attention de Cecily.

Elle sourit en roulant autour de l'un de ses doigts effilés quelques boucles de cheveux qui s'échappaient des plis de son chapeau.

— Cecily !... Cecily... murmura une voix à la fois rude et plaintive.

Et, à travers l'étroite ouverture du guichet, apparut la face blême et camuse de Jacques Ferrand ; ses prunelles étincelantes dans l'ombre.

Cecily, muette jusqu'alors, commença de chanter doucement un air créole. Les paroles de cette tente mélodie étaient amoureuses et expressives. Quoique contenu, le ton agressif de Cecily dominait le bruit sourd du torrent de pluie et les violentes rafales du vent qui semblaient ébranler la vieille maison jusque dans ses fondements.

— Cecily !... *Cecily !...* répéta Jacques Ferrand d'une voix suppliante.

La créole s'interrompit tout à coup, tourna brusquement la tête, parut entendre pour la première fois la voix du notaire, et s'approcha nonchalamment de la grille.

— Comment, cher maître, elle l'appelait ainsi par dérision, *vous être la*, dit-elle avec un léger accent étranger qui donnait un charme de plus à sa voix mordante et sonore.

— Oh ! que vous êtes belle ainsi ! murmura le notaire.

— Vous trouvez ? répondit la créole ; ce madras sied bien à mes cheveux noirs, n'est-ce pas ?

— Chaque jour je vous trouve plus belle encore.

— Et mon bras, voyez donc comme il est blanc.

— Monstre... va-t-en ! va-t-en !... s'écria Jacques Ferrand furieux.

Cecily se mit à rire aux éclats.

— Non, non, c'est trop souffrir.... Oh ! si je ne craignais la mort ! s'écria sourdement le notaire ; mais mourir, c'est renoncer à vous voir, et vous êtes si belle !... J'aime encore mieux souffrir et vous regarder.

— Regardez-moi... ce guichet est fait pour cela... et aussi pour que nous puissions causer comme deux amis... et charmer ainsi notre solitude... qui, vraiment, ne pèse pas trop... Vous *êtes* si bon maître !... Voilà de ces dangereux aveux que je puis faire à travers cette porte...

— Et cette porte, vous ne voulez pas l'ouvrir ? Voyez pourtant comme je suis soumis ! ce soir, j'aurais pu essayer d'entrer avec vous dans cette chambre... je ne l'ai pas fait.

— Vous êtes soumis pour deux raisons. D'abord parce que vous savez qu'ayant, par une nécessité de ma vie errante, pris l'habitude de porter un stylet... je monte d'une main ferme ce joli vaniteux plus acéré que la dent d'une vipère... Vous savez aussi que du jour où j'aurais à me plaindre de vous, je quitterais à jamais cette maison, vous laissant mille fois plus épris encore... puisque vous avez bien voulu faire la grâce à votre indigne servante de vous éprendre d'elle.

— Ma servante ! est-ce moi qui suis votre esclave... votre esclave moqué, méprisé...

— C'est assez vrai...

— Et cela ne vous touche pas ?

— Cela me distrait... Les journées... et surtout les nuits... sont si longues !...

— Oh ! le pauvre diable !

Non, sérieusement, vous avez l'air si complétement égaré, vos traits s'altèrent si sensiblement, que j'en suis flattée. C'est un pauvre triomphe, mais vous êtes seul ici...

— Entendre cela et ne pouvoir que se consumer dans une rage impuissante !

— Avez-vous peu d'intelligence... Jamais peut-être je ne vous ai rien dit de plus tendre...

— Railles... railles...

— Je ne raille pas ; je n'avais pas encore vu d'homme de votre âge... amoureux à votre façon... et, il faut en convenir, un homme jeune et beau serait incapable d'une de ces passions enragées. Un Adonis s'admire autant qu'il nous admire... Il aime du bout des dents... et puis le favoriser... quoi de plus simple ? cela lui est dû... à peine en est-il reconnaissant ; mais favoriser un homme comme vous, mon maître... oh ! ce serait le ravir de la terre au ciel, ce serait combler ses rêves les plus insensés, ses espérances les plus impossibles ! Car enfin, l'être qui vous dirait : « Vous aimez Cecily éperdument ; si je le veux, elle sera à vous dans une seconde... » vous croirez ce être doué d'une puissance surnaturelle... n'est-ce pas, cher maître ?

— Oui... oh ! oui...

— Eh bien ! si vous saviez me mieux convaincre de votre passion, t'aurais peut-être la bizarre fantaisie de jouer auprès de moi-même, en votre faveur ce rôle surnaturel... Comprenez-vous ?

— Je comprends que vous me raillez encore... toujours et sans pitié !

— Peut-être... la solitude fait naître de si étranges fantaisies !...

L'accent de Cecily avait été jusqu'alors sardonique ; mais elle dit ces derniers mots avec une expression sérieuse, réfléchie, et les accompagna d'un long coup d'œil qui fit tressaillir le notaire.

— Taisez-vous ! ne me regardez pas ainsi : vous me rendrez fou... J'aimerais mieux que vous me disiez : Jamais !... Au moins, je pourrais vous abhorrer, vous chasser de ma maison ! s'écria Jacques Ferrand, qui s'abandonnait encore à une vaine espérance. Oui, car je n'attendrais rien de vous. Mais malheur ! malheur !... je vous connais maintenant assez pour espérer, malgré moi, qu'un jour je devrai peut-être à votre dénouement où à un de vos dédaigneux caprices ce que je n'obtiendrai jamais de votre amour... Vous me dites de vous convaincre de ma passion ; ne voyez-vous pas combien je suis malheureux, mon Dieu ?... Je fais pourtant ce que je peux pour vous plaire... Vous voulez être cachée à tous les yeux, je vous cache à tous les yeux, au risque de me compromettre gravement ; car enfin, moi, je ne sais pas qui vous êtes ; je respecte votre secret, je ne vous en parle jamais... Je vous ai interrogée sur votre vie passée... vous ne m'avez pas répondu...

— Eh bien ! j'ai eu tort ; je vais vous donner une marque de confiance aveugle, ô mon maître ! écoutez-moi donc.

— Encore une plaisanterie amère, n'est-ce pas !

— Non... c'est très sérieux... Il faut au moins que vous connaissiez la vie de celle à qui vous donnez une si généreuse hospitalité... — Et Cecily ajouta d'un ton de componction hypocrite et larmoyante : — Fille d'un brave soldat, frère de ma tante Pipelet, j'ai reçu une éducation au-dessus de mon état ; j'ai été séduite, puis abandonnée par un jeune homme riche. Alors, pour échapper au courroux de mon vieux père, intraitable sur l'honneur, j'ai fui mon pays natal... — Puis, éclatant de rire, Cecily ajouta : — Voilà, j'espère, une petite histoire très présentable et surtout très-probable, car elle a été souvent racontée. Amusez toujours votre curiosité avec cela, en attendant quelque révélation plus piquante.

— J'étais bien sûr que c'était une cruelle plaisanterie, dit le notaire avec une rage concentrée. Rien ne vous touche... rien... que fait-il faire ? parlez donc au moins. Je vous sers comme le dernier des valets ; pour vous je néglige mes plus chers intérêts, je ne sais plus ce que je fais... je suis un sujet de surprise, de risée pour mes clerks... mes clients hésitent à me laisser leurs affaires... J'ai rompu avec quelques personnes pieuses que je voyais... je n'ose penser à ce que dit le public de ce renversement de toutes mes habitudes... Mais vous ne savez pas, non, vous ne savez pas les funestes conséquences que ma folle passion peut avoir pour moi... Voilà cependant des preuves de dévouement, des sacrifices... En voulez-vous d'autres ?... parlez ! Est-ce de l'or qu'il vous faut ? On croit plus riche que je ne le suis... mais je...

— Que voulez-vous que je fasse maintenant de votre or ? — dit Cecily en interrompant le notaire et en haussant les épaules ; — Pour habiller cette chambre... à quoi bon de l'or ?... vous êtes peu inventif !

— Mais ce n'est pas ma faute, à moi, si vous êtes prisonnière... Cette chambre vous déplaît-elle ? je voulez-vous plus magnifique ? Parlez... ordonnez...

(A suivre.)

Nouvelles à la Main

Les gaîtés de l'annonce :

« On demande un jeune berger pour garder un troupeau de cinq cents moutons parlant couramment l'anglais. »

⁂

— Eh bien ! ce pauvre E... le voilà complètement plumé !

— Oh ! ce n'est pas cela qui l'empêchera de vivre.